

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules GROSS

Théoduline et Hugonnette

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 84-86

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Théoduline et Hugonnette

Les dimanches 8 et 22 août, la Société des vieux costumes de Val d'Illiez (Valais), bien connue dans toute la Suisse par des séances de danses anciennes, parmi lesquelles il convient de mentionner la danse des rubans, représentera en plein air à Val d'Illiez, au pied des Dents du Midi, le drame en 4 actes, **Théoduline et Hugonnette**. Ce drame est une adaptation que l'auteur, M. J. Gross, a écrite pour la vallée d'Illiez, si verte et si joliette, de la pièce le **Bon vieux Valais**. La vallée d'Illiez, à deux pas du Léman et aux portes de la Savoie, diffère quelque peu des autres vallées latérales valaisannes plus âpres, plus farouches ; c'est ce qui a nécessité une refonte du drame original. Les premières représentations, il y a bientôt une vingtaine d'années, furent données par la Société du Club Alpin, l'Arole, au Casino de St-Pierre à Genève et eurent un très gros succès. Le drame est tiré des deux volumes de l'auteur : *Théoduline* (poème, Fiscbacher, Paris, collection des poètes de l'étranger, et Spes, Lausanne).

Au Chalet hanté (*Troisième acte*)

La scène représente l'intérieur du chalet. Grosse chaudière de cuivre au-dessus du foyer. Les murs ne sont pas récrépis. Une croix de bois avec un brin de buis contre la paroi au-dessus de la table massive. Les tasses, des « tranchoirs » de bois rougeâtre sont accrochés à la paroi. Dans un coin, des « seilles », des « seillons » et des « hémines » pour le lait.

La nuit.

Léon. — ... Pas une chandelle, pas une allumette... ce ne sera pas gai... Buvons encore. Dormons.

Il appuie la tête sur la table. Musique lointaine... elle se rapproche.

Léon. — Il me semble que j'entends chanter là-bas...

Des jeunes filles vêtues de blanc, des fleurs sur leurs

cheveux flottants apparaissent. Elles se donnent la main et chantent :

D'orchis roses coiffées,
Visitons les chalets,
Et chantons, blanches fées,
Le Valais, le Valais.

Nous quittons les alpages
Pour venir, chaque soir,
Visiter les villages,
Tes villages tout noirs.

Vieux pays, douce terre
Des lacs bleus, des grands monts,
Nous t'aimons, nous t'aimons,
Reste un pur sanctuaire.

Léon, en rêve. — Pourquoi venez-vous, blanches fées ?

Les fées. — Si tu violes notre domaine, prends garde à toi... Malheur ! malheur ! (elles sortent).

Léon. — Que vois-je là-bas ? eh quoi ! ces histoires du bon vieux temps ? le dragon-volant, la « vuivre », ce serpent-chat aux yeux ensorcelants... retirez-vous... vous m'effrayez... arrière, vous dis-je...

Quoi ? eux aussi, les servants de la montagne ?

Ils arrivent et chantent :

Nous voici, les servants, les valets,
Nous gardons les troupeaux de l'alpage,
Nous aimons tendrement le Valais,
A l'ouvrage, servants, à l'ouvrage.

Veillons bien pour les pâtres trop las,
Surveillons « génissons » et génisses...
Sans nos soins, que de vaches, hélas !
Rouleraient dans les noirs précipices.

Nous serons satisfaits de si peu :
Il nous faut du lait pur, de la crème.
Nous gardons les cabanes du feu.
Vieux Valais, beau Valais, comme on t'aime !

Léon. — Que me voulez-vous, servants de la montagne ?

Les servants. — Si tu violes notre domaine, prends garde à toi.

En partant :

Malheur, malheur !

Léon. — Arrière, vilaines sorcières qui vous préparez au sabbat... arrière. Arrière, esprits moqueurs qui égarez le voyageur attardé... quoi ! tout ce que l'on raconte aux longues veillées ? comme ils me font peur ces fantômes ! ils arrivent encore... c'est bien cela... la procession des morts qui quittent le glacier... mon Dieu, pitié, je suis perdu...

En tête du cortège, des morts vêtus de noir, des fifres et des tambours. »

Les morts. —

Nous quittons le glacier, effrayante demeure,

Où sans cesse l'on souffre, où sans cesse l'on pleure...

Pleurs vains et superflus...

Regardez... nos bras gourds vers les hommes se tendent...

Cette plainte, combien en est-il qui l'entendent ?

Pitié, Seigneur Jésus !

O Jésus, souviens-toi que tu vins sur la terre,

Pour moi, pécheur, pour moi,

J'ai failli bien des fois, je ne suis que misère,

Pitié par votre croix...

Léon, —

Oh ! ces morts hideux ! mon sang se glace dans

[mes veines...

Celle-là... celle-là ! on dirait ma pauvre mère.

Le fantôme. — Pitié pour toi, pitié pour moi... fils ingrat... qu'as-tu fait de ta foi, de la foi de ta mère ? malheureux !

Léon. — Maman, maman...

Les fantômes. — Malheur, malheur !

Jules GROSS.